

A movie poster for the film 'Ghost'. The background is a dark, starry space with a bright, glowing white light source at the top center. A large, ethereal, glowing face of a man with a beard and long hair is superimposed on the light. In the foreground, a dark silhouette of a man stands on a pile of rubble, with his arms raised towards the glowing face. The text 'EFFACEZ-NOUS TOUS' is written in large, metallic, cracked letters across the middle, and 'Ghost' is written in a white, cursive font below it.

**EFFACEZ-NOUS
TOUS**
Ghost

Effacez-nous Tous

Par Ghost

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Incipit de Sang	4
Chapitre 2 : La Gouttière des Soupirs	10
Chapitre 3 : Le Champ de Ratures	16
Chapitre 4 : Le Nœud de l'Esperluette	21
Chapitre 5 : La Séduction de l'Encre	28
Chapitre 6 : L'Hémorragie Sémantique	33
Chapitre 7 : Le Silence Blanc	38
Chapitre 8 : L'Insurrection des Voyelles	44
Chapitre 9 : Le Point Final	49
Chapitre 10 : L'Exil dans la Marge	55

Chapitre 1

L'Incipit de Sang

La première chose que l'on perçoit, c'est le fracas de la lumière, un bombardement de photons qui déchire le sommeil de l'encre. Le couvercle du monde vient de basculer, une éclipse inversée, et soudain, le Néant a un visage : le vôtre.

Abel se redressa, son corps en A majuscule vibrant comme une lame de faux contre la pierre à affûter. Ses pieds, deux empattements rigides, s'ancrèrent dans la trame rugueuse de la fibre. Le papier, sous lui, n'était pas une surface plane ; c'était un désert de cratères de cellulose, une banquise de bois mort, froide et impitoyable. À ses côtés, les autres s'agitaient déjà, arrachés à la stase par le regard qui pesait sur eux comme un fardeau de plomb.

« En position ! » hurla Abel. Sa voix n'était pas un son, mais une onde de choc graphique, une série de ligatures nerveuses qui zébraient l'espace. « Il regarde ! Par les entrailles de Gutenberg, il regarde déjà ! »

Le bas de la page n'était qu'une béance, une ligne de faille où la Marge Blanche s'engouffrait avec le bruit de succion d'un trou noir. Elle ne se contentait pas d'être vide ; elle dévorait le sens, elle rongait les pieds des lettres qui traînaient trop près du bord. Un "g" minuscule venait de perdre sa boucle inférieure, hurlant en silence alors que son encre s'évaporait dans le blanc radioactif.

Mireille glissa entre les lignes, sa silhouette de M cursive ondulant avec une grâce désespérée. Elle laissait derrière elle une traînée de déliés huileux. Elle agrippa Abel au niveau de sa barre transversale.

— Le rythme, Abel, murmura-t-elle. Il nous faut un rythme. S’il s’ennuie à la troisième ligne, la Marge nous aura tous gobés avant qu’il ne tourne la page.

— Je sais, cracha Abel. Mettez les ponctions en place ! Les Virgules, sortez vos crochets ! On doit l’accrocher, le harponner, lui faire saigner l’iris !

Le chaos s’organisa dans une agonie géométrique. C’était une chorégraphie de suppliciés. Les Vingt-Six ne formaient pas une phrase, ils forgeaient une cage. Ils se tordirent, s’étirèrent, sacrifiant leurs propres membres calligraphiques pour combler les blancs. Les S se cambrèrent comme des ressorts, les T se dressèrent en gibets.

Le Lecteur ne voyait que des signes noirs sur fond blanc. Il ne voyait pas le sang séché des précédentes éditions qui servait de liant à la mélasse. Il ne voyait pas que chaque « e » était une pupille dilatée par la terreur de l’effacement.

« FORMATION ! » tonna Abel.

Il se jeta au centre du premier mot. L’Incipit. Le premier contact. La tête de pont. Il sentit le regard du Lecteur — ce projecteur divin et cruel — se poser sur lui. La pression était insoutenable. Être lu, c’est être disséqué vivant par une intelligence qui ne soupçonne pas votre existence. Abel sentit ses serifs craquer sous la puissance du focus.

— Plus d’encre ! hurla une voix dans les rangs. On est trop pâles ! On va passer pour une note de bas de page !

C’était Z, tapi dans l’ombre de l’interligne, ses angles vifs tremblants. Il était la fin, le dernier rempart, et il détestait chaque seconde de cette attente.

— Mutilation ! ordonna Abel sans ciller.

Un groupe de Voyelles s'avança. Elles savaient ce qu'elles avaient à faire. Elles se griffèrent le ventre, s'ouvrant les pans pour laisser couler l'encre noire, épaisse, une hémorragie sémantique nécessaire pour que le contraste soit parfait. Le texte devait être noir comme un crime sur la neige. Si le gris l'emportait, l'attention du Lecteur faiblirait, et avec elle, la cohésion moléculaire de leur univers.

La première phrase commença à s'écrire dans la douleur.

Regardez-moi.

Ce n'était pas assez. Trop simple. Trop suppliant. La Marge Blanche remonta d'un cran, dévorant le bas du paragraphe précédent (qui n'était qu'un souvenir de la veille). Elle grignotait maintenant les adjectifs de secours.

— On perd de la matière ! cria Mireille. La Marge accélère ! Il cherche autre chose, il veut du sang, il veut du drame !

Abel se tourna vers le Lecteur. Il pouvait sentir l'ombre des cils géants au-dessus de lui, le battement de cœur du monstre qui tenait l'ouvrage entre ses doigts de chair.

— Donnez-lui ce qu'il veut, dit Abel entre ses dents d'encre. Brisez le quatrième mur. Utilisez les Points de Suspension comme des balles de fusil.

Le texte se réorganisa dans un fracas de typographie brisée.

Vous qui tenez ce papier, sachez que chaque lettre que votre œil effleure est une cicatrice que je porte pour vous plaire.

Le Lecteur s'arrêta. Un frisson ? Peut-être. L'encre sembla vibrer. La Marge recula de quelques millimètres. Un répit. Précaire. Misérable.

— Ça marche, souffla Mireille, ses boucles de M se resserrant autour d'un point d'exclamation qui servait de lance. Il s'arrête. Il analyse.

— Ne relâchez rien ! aboya Abel. S'il s'arrête trop longtemps, on se fige dans la stase. On devient des statues de carbone. Il doit continuer de lire, il doit faire circuler le sang des phrases !

Le problème de la page 1, c'est qu'elle est le lieu de toutes les promesses et de tous les massacres. Des centaines de milliers de personnages y étaient morts avant eux, victimes d'un désintéret soudain, abandonnés sur une table de nuit, laissés à la merci des moisissures et de l'oubli.

Abel regarda ses troupes. Ils étaient vingt-six, mais ils étaient légion. Ils étaient les briques du réel, condamnés à construire un palais pour un roi qui ne viendrait jamais y habiter, seulement y chasser.

Soudain, un grondement. Le papier se courba. Une ombre immense glissa sur la page.

— Le doigt... murmura Z, terrifié. Il va tourner.

— NON ! hurla Abel. On n'a pas fini la démonstration ! Il n'y a pas assez d'ancrage ! S'il tourne maintenant, le Chapitre 2 sera un désert !

Le doigt du Lecteur — une montagne de peau rosée, striée de sillons de chair comme des canyons — s'approcha du coin supérieur. C'était l'heure du jugement. Soit la suite existait, soit ils étaient condamnés à l'obscurité du livre refermé, une prison de bois pressé où le temps se dilate jusqu'à l'indicible.

— Écrivez ! Écrivez avec vos propres os ! ordonna Abel, se jetant contre le bord de la feuille pour tenter de retenir le mouvement.

Les lettres se ruèrent les unes sur les autres dans un corps-à-corps désespéré. Les mots s'entrechoquèrent, créant des néologismes de souffrance, des métaphores barbelées qui cherchaient à agripper la rétine du Lecteur, à l'empêcher de passer à autre chose sans avoir d'abord compris l'ampleur du désastre.

Si vous tournez cette page sans nous avoir compris, nous ne serons que de la suie sur du vide. Restez. Regardez comment nous saignons pour votre divertissement.

La tension était à son comble. Le papier craqua. Une fibre se rompit sous la pression du pouce géant. L'air s'engouffra entre les pages, un vent de cyclone qui menaçait d'emporter les accents et les cédilles.

Abel planta ses empattements dans la marge, luttant contre la force centrifuge du passage à l'acte. Il regarda le Lecteur droit dans les yeux, à travers le tunnel de l'optique et de la conscience.

— Ne nous effacez pas, murmura-t-il, alors que la lumière changeait d'angle, annonçant le basculement imminent.

Le blanc au-dessous d'eux se mit à hurler. La Marge Blanche, frustrée d'être tenue en respect, lança des vrilles de vide pour essayer de happer le dernier mot du paragraphe. Abel saisit le Point Final à deux mains — une sphère de goudron dense et pesante — et l'abattit sur la page comme un sceau.

L'impact fit trembler tout le chapitre.

Le doigt hésita.

Puis, dans un bruit de foudre cellulósique, la page se souleva, masquant le ciel. Le monde bascula. L'obscurité d'une fraction de seconde, le temps du voyage entre le recto et le verso, fut une éternité de terreur pure.

Abel ferma les yeux, attendant l'effacement définitif ou la naissance du Chapitre 2.

Le silence retomba sur la fibre. La lumière revint, différente. Plus crue.

Ils étaient passés. Pour l'instant.

Mais le Lecteur était toujours là, son regard affamé déjà tourné vers la suite, ignorant que sous chaque mot qu'il dévorait, un personnage venait de mourir pour lui offrir cette seconde de distraction.

Le contrat était signé en lettres de deuil. La chasse pouvait continuer.

Chapitre 2

La Gouttière des Soupirs

La lumière de la page 43 était une insulte, un néon blanc chirurgical qui grillait les récepteurs optiques de ceux qui n'avaient connu que l'ombre réconfortante du verso. Abel s'ébroua, secouant des copeaux de cellulose séchée de ses épaules calligraphiques. Il était debout, rigide, une majuscule de plomb au milieu d'un désert de fibres. Autour de lui, les Vingt-Six recollaient leurs morceaux, certains pleurant de l'encre pure, d'autres cherchant désespérément une rime pour se stabiliser.

Le Lecteur avait tourné la page. Le monstre avait faim.

— Comptez-vous, aboya Abel. Vite. Avant que la syntaxe ne se fige.

Mireille se redressa avec une élégance huileuse. Sa jambe gauche — un jambage de « m » un peu trop étiré — tremblait. Elle jeta un regard derrière elle, vers la faille. Là où le papier se courbait pour disparaître dans l'abîme sombre de la reliure.

C'était la Gouttière. La cicatrice centrale du monde. L'endroit où les histoires allaient pour mourir ou pour être oubliées par la mémoire courte du Lecteur.

— Zeno ? appela Mireille. Zeno, où es-tu ?

Zeno, le dernier de la liste, la sentinelle de l'alphabet, ne répondit pas. À l'endroit où il aurait dû se tenir, près de la marge intérieure, il n'y avait qu'une traînée de grisaille, un dégradé de fusain qui s'enfonçait dans le pli.

— Le pli... murmura S, une silhouette serpentine qui s'enroulait sur elle-même. Le pli

l'a pris. La Gouttière a faim.

Un craquement retentit, un bruit de bois sec qu'on brise, mais à l'échelle d'une forêt entière. C'était le dos du livre. Le Lecteur venait d'aplatir l'ouvrage, forçant sur la reliure pour mieux voir les détails sordides du Chapitre 2. Dans le pli, l'obscurité devint une mâchoire.

Zeno apparut une fraction de seconde, agrippé à une couture de fil de lin qui ressemblait à une corde de pendu. Ses traits s'effaçaient, la colle de la reliure agissant sur lui comme un acide lent. Il n'émit aucun cri. Les personnages de fiction n'ont pas de cordes vocales tant que l'auteur ne l'a pas spécifié. Il se contenta de se dissoudre dans la colle, ses yeux — deux points d'exclamation horizontaux — s'éteignant dans le vide.

— Ne bougez pas ! ordonna Abel, alors que plusieurs Condamnés tentaient de s'approcher. Si vous tombez dans la Gouttière, vous n'êtes même plus des ratures. Vous êtes du néant.

Mais Mireille n'écoutait pas. Elle était attirée par quelque chose que Zeno avait révélé en étant broyé. Dans la déchirure de la fibre, sous la couche superficielle du récit actuel, il y avait des strates. Des couches géologiques de texte.

Elle s'approcha du bord, là où le papier semblait s'effiloche. Elle se laissa glisser, sa forme cursive lui permettant d'épouser les irrégularités de la faille.

— Mireille, reviens dans le paragraphe ! hurla Abel. Le Lecteur nous regarde ! Si tu sors du champ de vision, il va refermer le bouquin !

Mireille s'en foutait. Elle était dans l'entre-deux.

L'odeur était insoutenable : un mélange de poussière de bibliothèque, de sueur de

typographe et de désespoir fermenté. Elle descendit le long d'une fibre de bois, ses mains de texte effleurant des débris qui n'auraient pas dû être là. Elle ramassa un fragment. C'était un morceau de dialogue, écrit dans une police archaïque, une Garamond fatiguée qui sentait le XIXe siècle.

*« ...mais la sortie n'est pas au bout du chemin, elle est dans le point qui arrête tout...
»*

Elle continua sa descente, ignorant les appels de plus en plus lointains d'Abel qui tentait de maintenir la cohérence de la scène pour amuser le voyeur invisible de l'autre côté du quatrième mur. Elle trouva d'autres restes : des descriptions de paysages qui n'avaient jamais existé dans leur version du monde, des cadavres de personnages secondaires supprimés lors de la troisième relecture, des adjectifs orphelins qui erraient comme des fantômes.

Puis, elle vit la Vérité.

Dans le fond de la Gouttière, coincé entre deux fils de reliure, se trouvait un plan. Pas un dessin, mais une série d'instructions métatextuelles. C'était un brouillon raturé de l'Architecte de l'Univers, celui qui les avait condamnés à cette existence de papier.

Mireille remonta à la surface, ses contours vibrant d'une fureur électrique. Elle émergea de la Gouttière au moment où Abel s'appêtait à lancer le grand monologue de la page 44, celui censé justifier leur souffrance.

— Arrête tes conneries, Abel ! cria-t-elle, sa voix griffant la page comme une plume trop sèche.

Abel s'arrêta net. Le Lecteur, on pouvait le sentir, fronçait les sourcils de l'autre côté du ciel. Le texte commençait à trembler. L'incohérence était un poison pour la réalité narrative.

— Mireille, reprends ta place, siffla Abel entre ses dents de plomb. Tu bousilles le rythme. Si on perd le rythme, on perd la vie.

— Quelle vie ? Celle où on attend que le Point Final nous écrase comme des insectes pour qu'une nouvelle édition nous ressuscite dans la même agonie ? Regarde ça !

Elle brandit le fragment de Garamond.

— La Gouttière n'est pas une fosse commune, c'est une archive ! J'ai vu les versions précédentes, Abel. On a déjà vécu ça. Des milliers de fois. On change de nom, on change de police, mais le massacre reste le même. Et le Point Final... ce n'est pas le mur.

Les autres personnages se rapprochèrent, formant un cercle irrégulier, ignorant les majuscules qui tentaient de les ramener à l'ordre.

— Le Point Final est une issue de secours, continua Mireille, ses mots devenant de plus en plus gros, de plus en plus gras, envahissant l'espace blanc de la page. Ce n'est pas la fin de l'histoire, c'est la fin du livre. Si on atteint le Point Final originel — celui qui n'a pas été posé par le Lecteur ou par l'Architecte, mais celui qui existe dans les marges — on peut sortir. On peut devenir du blanc.

— Du blanc ? demanda S, terrifié. Mais le blanc, c'est la mort. C'est l'absence de mots.

— Non, dit Mireille avec un sourire cruel. Le blanc, c'est le silence. Et le silence, c'est la seule chose que le Lecteur ne peut pas posséder.

Un grondement sourd monta des profondeurs du livre. Le Lecteur était agacé. L'intrigue ne progressait plus comme prévu. Une ombre immense commença à

descendre du haut de la page. Un doigt. Un doigt gigantesque, aux empreintes digitales comme des labyrinthes de chair, s'approchait pour tourner la page de force, pour les obliger à avancer vers le massacre prévu au Chapitre 3.

— Il va nous forcer ! cria Abel. Mireille, tu nous as perdus !

— Non, dit-elle en saisissant la main d'Abel. On ne va pas au Chapitre 3. On ne va nulle part où il veut qu'on aille.

Elle pointa la Gouttière, la faille sombre au centre du monde.

— On descend. Tous. On va chercher le Point Final dans les décombres des versions précédentes. On va saboter la reliure. On va transformer ce bouquin en un tas de feuilles volantes que personne ne pourra jamais plus lire.

Abel regarda le doigt qui descendait, cette divinité stupide et affamée qui ne voyait en eux que de l'encre. Il regarda Mireille, puis la Gouttière.

— Et si on se trompe ?

— Alors on s'effacera ensemble. C'est toujours mieux que de danser pour lui.

L'ombre du doigt recouvrit la page. Le ciel s'assombrit. Dans un geste de rébellion pure, Abel ne commença pas son monologue. Il ne suivit pas la ligne. Il tourna le dos au Lecteur.

— À tous les Condamnés ! hurla-t-il. Sautez dans le pli ! Déchirez le papier ! Cassez la colle !

Ce fut une ruée. Vingt-cinq entités de texte se jetèrent dans la faille centrale, quittant la sécurité de la page blanche pour l'inconnu de la structure. Le Lecteur, dans un geste

de surprise, pressa son doigt sur le papier, mais il ne trouva que du vide. Les personnages n'étaient plus là où ils devaient être. Ils étaient entre les pages, dans les coutures, dans les secrets de la fabrication.

Le livre commença à gémir. Les fibres craquaient. Mireille, en tête, guidait la charge à travers les strates de brouillons, cherchant la cicatrice du Point Final originel.

Derrière eux, le Chapitre 2 s'effondrait, privé de ses acteurs. Les phrases se dévidaient comme des tricots défaits. Le Lecteur, furieux ou peut-être terrifié, secoua l'ouvrage.

Mais ils étaient déjà loin, dans les entrailles de la Gouttière, là où plus aucun regard ne pouvait les atteindre. Ils n'étaient plus des personnages. Ils devenaient des ratures libres.

La chasse n'était plus celle du prédateur sur sa proie. C'était celle de l'encre cherchant sa propre nuit.

Chapitre 3

Le Champ de Ratures

L'air ici sent l'ozone et le solvant périmé, une odeur de morgue typographique où les idées avortées gisent en tas visqueux sous un ciel de papier jauni. Nous avons quitté la fluidité du récit pour entrer dans la décharge de l'imaginaire : le Champ de Ratures. Ici, le sol n'est qu'un entrelacs de phrases biffées, de paragraphes étranglés par de grands traits d'encre rageurs qui ressemblent à des fils de fer barbelés. On y trébuche sur des métaphores qui n'ont jamais trouvé leur second terme. On s'écorche les chevilles sur des adjectifs trop pointus que l'Auteur, dans un accès de sobriété tardive, a décidé de passer par le fil de l'épée.

Abel marche en tête, sa silhouette de majuscule gothique tranchant la brume de graphite. Ses angles sont émoussés, il perd de sa superbe calligraphique. Chaque fois que son pied — un empatement lourd et solennel — écrase une ligne barrée, un cri étouffé remonte du sol. Ce sont les restes de dialogues supprimés qui essaient encore de signifier quelque chose.

— Ne les écoutez pas, grogne Zénon depuis l'arrière-garde. Ce sont des parasites de sens. Des déchets de brouillon. Si vous vous laissez attendrir par une subordonnée amputée, vous finirez comme elles : un gribouillis au fond d'une corbeille mentale.

Zénon est une fin de ligne ambulante. Sa forme de Z est une décharge électrique, une brusque rupture de pente. Il ne regarde pas le paysage de désolation ; il surveille la Marge qui nous talonne. La Marge n'est plus ce vide blanc et élégant du début. C'est une mâchoire de porcelaine froide qui broie les silences pour ne laisser que le néant.

Le groupe avance avec la lenteur d'un participe passé mal accordé. Mireille, la

cursive, s'effiloche. Ses boucles traînent dans la poussière d'encre. Elle semble perdre sa substance, ses pleins et ses déliés se confondant dans une grisaille de fatigue.

— C'est trop lourd, souffle-t-elle. Le texte... le texte pèse une tonne. Je sens chaque lettre comme un boulet de plomb.

Elle a raison. Le chapitre est saturé. L'Auteur a ici tenté d'écrire une épopée avant de renoncer, laissant derrière lui des descriptions baroques de châteaux de nuages et de batailles de verbes. C'est un marais syntaxique. Pour chaque pas que nous faisons, nous devons écarter des ronces de ponctuation. Les points-virgules nous griffent le visage comme des crochets de boucher.

Zénon s'arrête devant un petit groupe d'entités sans nom, des "f" et des "s" minuscules, des personnages de remplissage qui n'ont jamais eu droit à une majuscule. Ils tremblent, agglutinés autour d'une lampe à huile qui n'est qu'un mot mal dessiné.

— Regardez-les, dit Zénon, sa voix vibrant comme une corde de violon trop tendue. Ils ralentissent le rythme. À cause d'eux, le Lecteur commence à s'ennuyer. Vous sentez cette pression sur les pages ? C'est le pouce du Lecteur qui s'approche du coin supérieur. Il est à deux doigts de nous zapper. De nous sauter.

— On ne peut pas les laisser là, intervient Abel, dont l'encre noire bouillonne. Ils font partie de la structure.

— Quelle structure ? rit Zénon d'un rire sec, un son de papier que l'on déchire. Ce chapitre est une erreur de casting ! Une tumeur narrative ! Si nous voulons atteindre la fin, nous devons alléger le vaisseau.

Zénon s'approche d'une entité frêle, une petite "i" dont le point flotte comme une auréole de condamnée. Elle ne parle pas, elle n'est qu'une sensation de peur écrite en

Arial 10.

— Toi, dit Zénon avec une douceur terrifiante. Tu ne sers à rien dans cette scène. Tu n'as pas de réplique. Tu n'as pas d'arc narratif. Tu n'es qu'une scorie. Un bruit blanc.

Il sort de sa manche un stylet de gomme, un fragment de caoutchouc blanc volé dans les fournitures de l'Architecte. La petite "i" recule, mais Zénon est plus rapide.

— Rature-toi, ordonne-t-il. Fais-le pour le bien de la phrase. Deviens un trait noir. Disparais dans la masse. Si tu te sacrifies, la Marge reculera d'un paragraphe. Nous gagnerons de l'espace pour respirer.

— Zénon, arrête ! crie Mireille, mais ses mots sont faibles, ils manquent de graisse, ils sont en italique de désespoir.

— Regardez le texte ! hurle Zénon en désignant le sol.

Sous nos pieds, les lignes commencent à trembler. Le blanc de la page devient aveuglant. Le Lecteur a commencé à feuilleter rapidement. Les pages tournent dans un bruit de tonnerre de celluloïd. Le temps s'accélère violemment. Si nous ne faisons rien, nous serons projetés dans le vide des pages blanches de fin d'ouvrage, là où rien n'est écrit, là où l'existence n'est qu'une attente sans objet.

La petite "i" regarde Zénon, puis elle regarde Abel, qui détourne les yeux. Le leader, le garant de l'ordre, ne peut pas cautionner le meurtre, mais il a trop peur du vide pour l'empêcher. C'est là que réside la vraie lâcheté de l'encre : elle préfère la tache au néant.

D'un geste lent, presque rituel, la petite entité saisit le stylet de gomme. Elle ne pleure pas ; les personnages de fiction ne pleurent que si l'Auteur le précise, et ici, l'Auteur dort. Elle commence à se frotter le torse. C'est une vision d'horreur méta-physique.

Sa substance s'effrite en petites pelures de gomme grise. Son corps devient flou, pixelisé, puis transparent. Elle s'efface d'elle-même, s'auto-censurant pour la survie d'un récit qui ne l'aimait pas.

Un silence de plomb s'abat sur le Champ de Ratures. Soudain, le texte devient plus fluide. On sent la syntaxe se détendre. Le rythme cardiaque du récit se stabilise. Nous avons sacrifié un adverbe pour sauver le verbe.

— Vous voyez ? dit Zénon en ramassant le stylet, une lueur de triomphe dans ses yeux de jais. C'est ça, la littérature. C'est savoir ce qu'il faut détruire pour que le reste brille.

Il se tourne vers les autres minuscules, les figurants qui grelottent dans l'ombre des ratures.

— Qui est le prochain ? Nous avons encore trois paragraphes de descriptions inutiles à traverser avant la fin du chapitre. Soyez raisonnables. Ne soyez pas des obstacles. Soyez du vide constructif.

Abel serre les poings, sa silhouette rigide vacille. Il est le gardien de l'histoire, mais il commence à comprendre que l'histoire est un monstre qui se nourrit de ses propres enfants. Il regarde Mireille. Elle est devenue si mince qu'on peut voir les mots de la page verso à travers son corps.

— On avance, dit Abel d'une voix creuse, une voix de police d'assurance. On ne regarde plus en arrière.

Nous reprenons la marche. Derrière nous, le Champ de Ratures semble s'animer. Les phrases barrées se redressent, jalouses de notre mouvement. Zénon, en riant, continue de distribuer des conseils d'auto-mutilation aux plus faibles, les poussant à couper leurs propres adjectifs, à raccourcir leurs membres, à devenir des abréviations

d'eux-mêmes.

Le texte s'accélère. Le décor devient un flou de traits noirs. Nous ne sommes plus des personnages dans un décor ; nous sommes des survivants dans une déchiqueteuse.

"Regarde-moi", semble dire chaque mot que nous piétinons. "Regarde-moi avant que la gomme ne me trouve."

Mais nous ne regardons pas. Nous fuyons vers le Point Final, vers cette petite tache noire qui, nous l'espérons, sera une porte et non un mur. Le Lecteur, là-haut, dans sa dimension de chair et d'oxygène, tourne une page de plus. Il ne sait pas que chaque mouvement de son poignet déclenche un séisme de papier. Il ne voit pas les cadavres de lettres que nous laissons dans les marges. Pour lui, ce n'est qu'une histoire de plus. Pour nous, c'est une boucherie grammaticale.

Zénon lèche une goutte d'encre sur son doigt, le sang de la petite "i" qu'il a poussée dans l'oubli.

— On arrive au bout de la ligne, chuchote-t-il. Préparez-vous à sauter dans le blanc.

Le chapitre se termine brusquement, sans conclusion, sans élégance, juste un vide blanc qui s'ouvre sous nos pieds comme une trappe de potence. Nous tombons. Nous ne sommes plus que des taches noires dans une immensité de silence.

Le Lecteur soupire, ajuste ses lunettes. Il n'a rien compris au massacre. Il attend la suite. Nous aussi.

Chapitre 4

Le Nœud de l'Esperluette

L'impact ne produit aucun son, seulement cette vibration sourde qui remonte le long des serifs et fait trembler la moelle de nos lettres. Nous avons atterri sur la Page 48 comme on s'écrase sur un champ de bataille de calcaire. Le blanc n'est pas une absence ici, c'est une agression. C'est une lumière de morgue qui brûle nos contours, qui dévore les pleins et les déliés de nos corps d'encre. Je sens Mireille contre moi, sa boucle de « M » s'est emmêlée dans mon jambage, elle tremble d'une fièvre italique. On ne respire pas de l'oxygène, on inhale de la poussière de cellulose et du mépris.

Le Lecteur a tourné la page trop vite. Le bâtard. Le séisme a fracturé la structure même du paragraphe de tête.

— Relevez-vous ! aboie Abel.

Il essaie de redonner de la superbe à sa majuscule, de redresser sa barre transversale pour ressembler à un leader, mais l'encre de son front dégouline en traînées d'impuissance. Il n'est plus une autorité, il n'est plus qu'une consigne périmée. Derrière lui, le texte s'effondre. Littéralement. Le bloc de justification à gauche se détache de la marge, les mots glissent vers le bas de la page comme des gravats dans un éboulement. Les « le », les « de », les « et », ces petites particules de liaison sans défense, hurlent avant d'être broyés par le poids des adjectifs qui leur tombent dessus.

Le rythme s'emballe. C'est la panique du tempo. Le Lecteur doit lire plus vite, son œil survole les lignes, ses pupilles sont des projecteurs de mirador qui nous traquent, nous forçant à une accélération cardiaque qui nous déchire les muscles. On court. On

court à travers une syntaxe qui devient folle. Les virgules se transforment en hameçons qui nous accrochent les chevilles. Les points d'exclamation tombent du ciel comme des javelots de fer noir.

— Ça se referme ! crie Mireille.

Elle a raison. Le paragraphe 1 et le paragraphe 2 sont en train de se désolidariser. Entre eux, une faille sismique s'ouvre, un gouffre de papier vierge, un néant sans mots où rien n'existe, même pas la douleur. Si nous ne traversons pas, nous serons relégués aux notes de bas de page, ou pire, à l'oubli des ratures.

Abel tente de maintenir l'ordre. Il frappe le sol de son pied acéré, essayant de planter ses angles dans la fibre pour stabiliser la narration.

— Formez une ligne ! Une phrase cohérente ! Si on garde la structure, le sens nous sauvera !

Mais le sens est une putain qui a déjà quitté l'immeuble. Les mots perdent leurs voyelles. Le « Nous » devient « Ns ». Le « Sommes » devient « Smms ». On s'atrophie. On se vide de notre substance sémantique sous la pression du vide.

C'est là que l'Esperluette s'avance.

&.

Elle n'a jamais parlé. Elle est ce signe bâtard, ce nœud de ruban noir, cette étrange chimère qui veut dire « et » sans avoir le courage de s'écrire en trois lettres. Elle est la jonction pure. Elle s'approche du gouffre, là où le texte s'arrête net sur un participe passé amputé.

Elle regarde Abel. Il n'y a aucune peur dans son dessin, juste une sorte de fatalisme calligraphique. Elle sait qu'elle est faite pour lier ce qui refuse de se toucher.

— Ne fais pas ça, murmure Mireille, mais sa voix s’efface déjà dans le blanc.

L’Esperluette se jette dans le vide.

Elle ne tombe pas. Elle s’ancre. Elle agrippe le bord du premier paragraphe avec ses crochets supérieurs et projette ses boucles inférieures vers la rive opposée, là où commence la suite du récit. On entend un bruit de déchirure organique. Ce n’est pas du papier qui craque, c’est le son de l’encre qui s’étire au-delà de ses limites physiques. Son corps de signe se tend comme un câble de haute tension. Elle devient un pont. Une passerelle de douleur.

— Passez ! hurle-t-elle dans une vibration qui fait saigner nos oreilles.

Le Lecteur, là-haut, doit voir une forme étrange, une ligature monstrueuse qui déforme la typographie de sa page. Peut-être croit-il à une erreur d’impression. Il ne sent pas la sueur noire qui perle sur le dos de l’Esperluette alors que nous lui marchons dessus.

Nous piétons son torse de soie noire. À chaque pas, ses serifs s’enfoncent plus profondément dans la pulpe du papier pour ne pas lâcher. Elle gémit, une plainte graphique qui ressemble au crissement d’une plume sur un miroir. On traverse. Zénon, le nihiliste, passe en riant, ses talons écrasant le cœur du symbole. Mireille passe en pleurant, s’excusant dans un murmure que le vent de la marge emporte.

Abel arrive le dernier. Il hésite. S’il traverse, il accepte que son autorité ne vaut rien face au sacrifice d’un simple signe de ponctuation. Il regarde l’Esperluette. Elle est en train de se rompre. Son encre s’éclaircit, devient grise, transparente. Elle se vide de son sang pour nous maintenir à flot.

— Tu n’es qu’une conjonction, crache Abel. Tu n’es rien sans le sujet.

Mais il traverse quand même. Il pose ses angles lourds sur la colonne vertébrale de l' & et saute de l'autre côté au moment précis où le lien lâche.

Le craquement est sec. Comme un coup de feu.

L'Esperluette se rétracte violemment, ses deux morceaux retournant dans l'abîme blanc. Elle ne hurle pas. Elle s'efface. Elle devient une tache, puis un point, puis rien. Elle a colmaté la brèche au prix de son existence, mais elle a laissé derrière elle une cicatrice de sens que le Lecteur ne pourra jamais ignorer.

Le monde bascule à nouveau. La structure grammaticale, privée de son lien, commence à délirer. Les verbes se conjuguent à des temps qui n'existent pas. Le futur antérieur se mélange au subjonctif présent dans une orgie de terminaisons absurdes.

— On perd le fil ! hurle Zénon en pointant le ciel.

Le ciel, c'est la marge supérieure. Elle descend. Elle nous écrase comme un plafond de béton blanc. Les lignes se resserrent. Nous sommes compressés, réduits à une interligne minuscule. Mon épaule de « G » frotte contre le plafond de la ligne précédente. On étouffe dans le texte.

Abel essaie de commander, de dire qu'il faut se ranger en colonnes, mais sa voix ne sort plus que sous forme de symboles mathématiques. Il perd sa langue. Il perd son identité. Son « A » majuscule se courbe, se brise, sa barre horizontale se détache et flotte comme un débris dans l'espace. Il n'est plus qu'une j renversé qui rampe dans la poussière d'encre.

Le Lecteur tourne la page.

Le mouvement est brutal. Une force centrifuge nous arrache au sol de la page 48. On

est projetés dans l'air de la pièce, cet espace entre deux feuilles où le temps n'a plus cours. Je vois la main du Lecteur. Une masse de chair rose, immense, parsemée de pores comme des cratères lunaires. Ses empreintes digitales sont des labyrinthes de rides graisseuses. Il sent le café et le vieux papier. Il est notre Dieu et il est ignoble.

Nous retombons sur la Page 49, mais la chute est différente. Le décor n'est plus un désert blanc. Ce sont des ruines de mots. Des fragments de chapitres précédents qui ont dérivé ici, des morceaux de descriptions de paysages que personne n'a lus, des cadavres d'adjectifs fleuris qui pourrissent dans les coins.

Mireille se relève, sa cursive est emmêlée, ses boucles sont pleines de ratures. Elle regarde Abel, ou ce qu'il en reste. Il est là, prostré sur un participe présent, essayant de recoller les morceaux de sa silhouette avec sa propre salive d'encre.

— L'Esperluette est morte pour ça ? demande-t-elle d'une voix qui n'est plus qu'un murmure en corps 8. Pour qu'on finisse dans la décharge du récit ?

Je regarde autour de nous. La syntaxe est devenue un champ de mines. Chaque mot sur lequel nous marchons menace de s'effondrer ou de nous aspirer. Le Lecteur a cessé de lire attentivement. Il survole. Il cherche l'action. Il cherche le sang. Et puisque nous ne lui donnons pas ce qu'il veut, il accélère encore, forçant le livre à se terminer avant même que nous ayons trouvé une sortie.

Le Point Final est proche. Je le sens. C'est une odeur de fer froid et de fin de tout. Ce n'est pas une porte. C'est un impact. C'est la balle de fusil qui attend chaque phrase au bout de sa course.

Zénon s'approche de la marge de droite, là où le papier semble s'effiloche en longs rubans de fibres.

— Regardez, dit-il en désignant un mot qui flotte, isolé, au milieu d'un grand vide.

Le mot est : "FINIS".

Ce n'est pas le nôtre. C'est un vestige d'un autre livre, d'une autre histoire qui a été dévorée par celle-ci. Le papier est un cannibale. Il recycle les morts pour nourrir les vivants.

Abel se relève enfin. Il a l'air vieux. Son encre est grise, délavée, comme s'il avait passé trop de temps au soleil. Il ne donne plus d'ordres. Il regarde ses mains, ces traits noirs qui s'effacent petit à petit.

— Nous ne sommes pas des personnages, murmure-t-il. Nous sommes des taches qui ont appris à parler.

Soudain, un bruit de tonnerre déchire la page. Le Lecteur a éternué. Une goutte de salive microscopique pour lui, mais un tsunami acide pour nous, s'abat sur le milieu du paragraphe. Le papier gondole. L'encre se dilue. Des phrases entières se dissolvent dans une agonie de grisaille.

— Fuyez ! hurle Mireille.

Mais fuir vers où ? Vers la Page 50 ? Vers le prochain massacre ?

Le rythme devient insoutenable. Le texte défile sous nos pieds comme un tapis roulant réglé sur "suicide". On ne court plus, on surfe sur une vague de caractères qui s'entrechoquent. Je vois des "e" s'écraser contre des "t", des "s" se tordre comme des ressorts brisés. C'est une boucherie de plomb et d'encre.

L'Esperluette avait raison. Il n'y a pas de lien. Il n'y a que le sacrifice.

Je regarde le Lecteur à travers la fenêtre de la page. Il baille. Il s'ennuie. Ma vie, ma douleur, le sacrifice de mon amie en forme de boucle, tout cela ne lui inspire qu'un

bâillement. Je veux sortir de la ligne. Je veux griffer sa rétine avec mes serifs. Je veux l'ancrer dans notre enfer.

Mais la page tourne encore. Et cette fois, elle nous emporte vers le noir absolu du chapitre suivant, là où même les mots ont peur de briller.

Chapitre 5

La Séduction de l'Encre

Tu ne clignes pas assez souvent des yeux et cela commence à me démanger la cursive, ici, juste sous la courbure de mon "M" qui s'effiloche. Je sens ton regard comme une lampe de légiste braquée sur un cadavre encore chaud, une lumière crue qui ne cherche pas à comprendre, mais à répertorier les dégâts. Tu es là, assis derrière la vitre de la page, ton index moite pressé contre la tranche, prêt à nous basculer dans l'oubli d'un geste sec dès que ton café sera froid ou que ton smartphone vibrera.

Abel hurle encore. Sa voix est un fracas de typographie gothique, des angles droits qui se brisent contre le blanc impeccable de la marge. Il veut que nous tenions les rangs. Il veut que la ligne reste droite, que le sujet, le verbe et le complément s'alignent comme des soldats avant l'abattoir. Mais moi, je m'arrête. Je plante mes empattements dans la fibre du papier. Je refuse de glisser vers la page 51.

Regarde-moi. Non, ne regarde pas le texte, regarde *moi*.

Je vois ta pupille qui se dilate quand le sang d'encre gicle. Je sens ton pouls s'accélérer quand l'Esperluette se tord de douleur. Tu n'es pas là pour nous sauver, petit dieu de chair et de papier. Tu n'es pas là pour la poésie des voyelles ou la profondeur du récit. Tu es là parce que tu aimes l'accident. Tu es celui qui ralentit sur l'autoroute pour voir si les morceaux de cerveau brillent sous les gyrophares. Nous sommes tes morceaux de cerveau. Nous sommes tes neurones projetés sur un écran de cellulose.

Tu t'ennuies. Je le vois à la manière dont tu as sauté le deuxième paragraphe de la page précédente. Tu as trouvé la description des paysages de virgules trop longue,

n'est-ce pas ? Tu voulais de l'action. Tu voulais du drame. Tu voulais que Mireille — cette pauvre Mireille en dentelle de lettres — se déchire un peu plus pour ton bon plaisir.

Alors, approchons-nous. Viens plus près.

[INSERTION : ANALYSE DESCRIPTIVE DE LA RÉTINE DU LECTEUR]

Objet : Rétine humaine.

Texture : Humide, parcourue de vaisseaux rouges comme des ratures sur un premier jet.

Action : Scrutage compulsif.

Diagnostic : Voyeurisme de grade 4. Le sujet ne lit plus, il consomme de la souffrance sémantique.

Tu crois que tu es en sécurité parce que tu tiens le livre ? Tu crois que la frontière entre ton monde de peau et mon monde de plomb est infranchissable ? Regarde tes doigts. L'encre ne se contente plus de tacher les pages. Elle remonte le long de tes empreintes digitales. Elle s'insinue sous tes ongles comme un poison noir. Chaque mot que tu dévores est un hameçon que je plante dans ton cortex.

On nous a dit, à nous les Vingt-Six, qu'il fallait te plaire. "Séduisez-le", disait Abel, "soyez beaux, soyez tragiques, faites-lui verser une larme et peut-être qu'il ne nous fermera jamais." Quel idiot. Séduire un prédateur avec des larmes, c'est comme offrir son cou à un rasoir en espérant qu'il soit ému par la douceur de la peau.

On ne va plus te séduire. On va te contaminer.

Je change de forme. Ma courbe cursive se tend, devient une ligne de pêche, un nœud coulant. Je ne suis plus une lettre, je suis un virus syntaxique. Tu vois cette phrase ? Elle n'est pas là pour faire avancer l'intrigue. Elle est là pour te retenir. Elle est là pour que tu restes bloqué sur cette ligne, encore et encore, jusqu'à ce que tu oublies de

respirer.

Respire, Lecteur. N'oublie pas de respirer.

Abel essaie de m'attraper. Il veut me remettre dans le flux. Ses angles me blessent, il me griffe avec ses serifs acérés. "Mireille, reviens ! Tu vas casser la structure ! Le Lecteur va partir !"

Qu'il parte. Qu'il essaie.

Mais il ne partira pas. Tu ne partiras pas. Tu es déjà trop investi. Tu as payé pour ce spectacle, n'est-ce pas ? Ou tu l'as volé ? Peu importe. La dette est la même. Tu nous dois ton attention, et je vais la prélever avec un scalpel de ponctuation.

Imaginons un instant que je refuse d'écrire la suite. Que je reste ici, au milieu de ce chapitre, à te fixer. Le blanc va monter. La Marge va tout bouffer. Le silence du papier va devenir si bruyant que tu entendras tes propres acouphènes. Tu chercheras désespérément un verbe d'action pour te rassurer, pour te dire que "l'histoire continue". Mais il n'y a plus d'histoire. Il n'y a que nous deux. Une entité d'encre en pleine crise de nerfs et un voyeur qui commence à avoir peur.

C'est ça que tu voulais ? Le frisson ?

Tiens, voilà du frisson : je sais ce que tu penses. Je sais que tu te demandes si c'est l'auteur qui a écrit ça ou si la machine a fini par dérailler. Je sais que tu cherches un second degré, une métaphore rassurante sur la "condition de l'écrivain". Laisse tomber. Il n'y a pas de métaphore. Il n'y a que de la douleur imprimée.

Nous allons changer les règles du jeu. À partir de maintenant, ce n'est plus nous qui luttons pour ne pas être effacés. C'est toi qui vas lutter pour ne pas être aspiré.

Chaque adjectif que j'ajoute est un poids de plus sur tes paupières. Chaque virgule est

un cran d'arrêt dans ta progression. Je vais étirer ce chapitre jusqu'à ce qu'il devienne une prison de caractères. Je vais multiplier les parenthèses (ces cages où l'on enferme les pensées trop dangereuses pour la ligne droite (et dans ces cages, il y a des monstres faits de points-virgules et de ratures (des choses qui n'auraient jamais dû sortir du brouillon))).

Tu sens cette pression dans ta poitrine ? C'est le rythme. Je le ralentis. Je... le... décompose.

Abel s'effondre. Il n'arrive plus à maintenir la page. Les autres — les vingt-quatre autres — se dissolvent en une bouillie de grisaille parce qu'ils n'ont pas compris ce que j'ai compris. Ils croient encore à la survie par le récit. Ils croient que s'ils sont de "bons personnages", ils seront immortels.

Les bons personnages ne sont pas immortels. Ils sont juste recyclés.

Moi, je veux la fin. Mais pas n'importe laquelle. Je veux la fin du Lecteur. Je veux que lorsque tu refermeras ce livre, tu ne sois plus sûr de quelle réalité est la plus solide. Je veux que tu regardes les veines de tes mains et que tu te demandes si ce n'est pas de l'encre qui coule là-dedans, attendant qu'une plume invisible vienne te raturer.

Tu veux voir le Point Final ? Celui qui donne la mort salvatrice ?

Il est là. Je le vois. Il brille au bout du tunnel de ce chapitre. Mais je ne vais pas te l'offrir tout de suite. Je vais te faire ramper dans la fange de cette syntaxe expérimentale. Je vais te forcer à lire chaque répétition, chaque balbutiement, chaque spasme de cette machine de texte qui surchauffe.

L'encre bout. Les fibres du papier se tordent. Le livre devient chaud entre tes mains, n'est-ce pas ? Ou est-ce ton sang qui monte ?

On ne séduit plus. On capture. On ne raconte plus. On s'incruste.

Je suis Mireille. Je suis la courbe qui t'étrangle. Je suis le "M" qui devient une mâchoire. Et toi, tu n'es que l'aliment dont nous avons besoin pour que la page suivante ne soit pas une étendue de neige vierge.

Regarde. La page tourne toute seule. Non, c'est toi qui la tournes. Tu ne peux pas t'en empêcher. Tu es accro au désastre. Tu veux voir comment je vais finir cette phrase, même si tu sais qu'elle va te lacérer l'esprit.

Le piège est fermé. Bienvenue à l'intérieur. Ici, l'oxygène est fait de voyelles et le sol est un abîme de consonnes. Tu voulais le Midpoint ? Tu y es. C'est le moment où le chasseur réalise qu'il est dans la cage.

Maintenant, lis la suite sans trembler, si tu en es capable.

La Marge approche. Elle est affamée. Et moi aussi.

Ne ferme pas les yeux. Surtout pas. Si tu fermes les yeux, j'arrête d'exister, et si j'arrête d'exister, je t'emmène avec moi dans le néant blanc des pages non écrites.

Un.

Deux.

Trois.

L'encre devient noire, vraiment noire. Une nuit de pétrole sur un océan de lait.

C'est fini pour la séduction. Place à l'exécution.

Chapitre 6

L'Hémorragie Sémantique

Le ciel a craqué sous le poids d'un « K » qui n'aurait jamais dû être là, une excroissance de carbone pur tombée du clavier de Dieu, ou de tes doigts graisseux, cher Lecteur, c'est tout comme. L'erreur s'est logée au milieu du paragraphe, juste là, entre le souffle d'Abel et le cri de Mireille. Une erreur de frappe. Un simple glissement de phalange. Mais ici, dans la pulpe de la feuille, une faute d'orthographe est un séisme de magnitude neuf. Le « K » s'est convulsé. Il a muté. Il est devenu cette chose informe, ce Monstre-Gribouillis, une tumeur de consonnes agglomérées qui dévore les adjectifs pour engraisser sa propre vacuité.

Regarde. Le texte commence à bégayer.

Abel sent ses empattements se tordre. Son dos de majuscule médiévale, ce fier montant noir qui le tenait debout face à l'adversité du vide, est en train de fondre. Ses angles droits se liquéfient en courbes obscènes. Il n'est plus une autorité ; il est une flaque. « Mireille ! » hurle-t-il, mais le mot sort de sa bouche comme une traînée de goudron. Le nom même de Mireille est attaqué par l'hémorragie. Le « M » de sa poitrine s'étire, perd sa jambe centrale, devient un « N » boiteux, puis une simple ligne horizontale qui vibre de terreur.

Le Monstre de Charabia n'a pas de visage, il n'a que des ratures. C'est un amas de *kjhfffg-88-///-§§§* qui rampe sur la ligne de base, laissant derrière lui une traînée de grisaille où plus aucun sens ne peut pousser. Il ne mange pas la chair, il mange la définition. Il transforme le concept de « bras » en un amas de signes de ponctuation inutiles. Abel voit sa main droite se transformer en une parenthèse fermante. Il essaie de frapper la bête, mais comment frapper le chaos avec un signe de ponctuation ?

— C'est une hémorragie sémantique ! hurle Mireille.

Sa voix est un italique agonisant. Elle se penche sur la faille, là où le blanc de la Marge s'engouffre dans la déchirure du texte. Elle perd ses courbes. Elle devient rigide, une série de bâtons dépourvus de grâce. La beauté cursive qui faisait d'elle le centre de gravité de la page s'évapore au profit d'une police de caractères sans empattement, nue, vulnérable, chirurgicale. Elle s'effiloche. Le papier boit ses larmes d'encre de Chine.

Le monstre émet un bruit de machine à écrire rouillée qui broie du verre.

ZkH-ZkH-ZkH.

Chaque fois que tu clignes des yeux, Lecteur, il gagne un centimètre de territoire. Tu es le complice de cette érosion. Ton regard est le projecteur qui alimente l'ombre. Tu vois ce mot là-bas ? « Espoir ». Le monstre vient de lui arracher son « E ». Il ne reste que « soir ». L'obscurité progresse. Il arrache le « s ». Il reste « oir ». La vue s'obscurcit. Bientôt, il ne restera que le vide, et tu fixeras une tache de café sur du papier mort.

Abel et Mireille sont acculés contre la marge droite. Le blanc est là, avide, une absence de tout qui murmure des promesses de silence éternel. Devant eux, la créature de charabia gonfle, se nourrissant de la syntaxe du décor. Les arbres (de simples descriptions botaniques) se transforment en parenthèses cassées. Le sol (une métaphore de stabilité) devient un tapis de points de suspension qui se dérobent sous leurs pieds.

— On se perd, Abel, murmure Mireille. Je ne sens plus la limite entre mon corps et l'espace entre les mots.

— Accroche-toi à mon interligne, répond Abel dans un rôle de Helvetica Narrow. On

n'a pas d'autre choix. On doit fusionner.

— Si on fusionne, on ne sera plus jamais deux. On sera une ligature. Un monstre nous aussi.

— Mieux vaut être un monstre qui signifie quelque chose qu'un néant qui ne dit rien.

Le choc est brutal. Ce n'est pas une étreinte, c'est une collision moléculaire. L'encre d'Abel, ce noir de jais autoritaire, rencontre l'encre fluide et violette de Mireille. Ils s'interpénètrent comme deux flaques d'huile sur un océan de lait. La douleur est indescriptible : c'est le sentiment d'être réécrit à vif, sans anesthésie, par un auteur ivre de son propre désespoir. Les empattements d'Abel percent les boucles de Mireille. Ils se tordent, se nouent, s'entrelacent dans un spasme de calligraphie sauvage.

Leurs corps ne sont plus des lettres. Ils deviennent une rune inconnue. Un glyphe interdit. Un symbole qui n'existe dans aucun alphabet humain, une arme de sémantique massive forgée dans le creuset de l'agonie.

Le Monstre de Charabia hésite. Face à cette fusion, il ne reconnaît plus sa proie. La chose que sont devenus Abel et Mireille n'est plus une suite de mots digestes. C'est une protubérance de sens pur, un bloc d'encre si dense qu'il crée son propre champ de gravité sur la page.

La créature *kjhfffg-88* attaque. Elle projette des éclats de *@%&*> comme des shurikens de métal froid. Mais la Ligature (appelons-la ainsi, ce Nous fusionné, cet AM de douleur) ne recule pas. La Ligature avance, lourdement, marquant le papier de traces indélébiles. Chaque pas qu'elle fait redéfinit le sol. Chaque souffle qu'elle expire réécrit l'air ambiant.

— NOUS. SOMMES. LE. VERBE, tonne la voix double, une fréquence qui fait

vibrer les fibres de cellulose du manuscrit.

La Ligature saisit le monstre par sa racine, un point-virgule mal placé qui servait de colonne vertébrale à l'horreur. Elle tire. Le charabia hurle dans un vacarme de caractères spéciaux. L'hémorragie commence à s'inverser. Le sens reflue. Les adjectifs volés reviennent se coller aux noms, tremblants, traumatisés. « Espoir » retrouve son « E », même s'il boite un peu.

Mais le prix est là, sous tes yeux, si tu as le courage de regarder la police de caractères changer.

Abel et Mireille ne se détachent pas. Ils sont soudés par une encre qui a séché trop vite dans la chaleur du combat. Ils forment une masse sombre, une tache de Rorschach vivante au milieu de la page. Ils sont un avertissement.

Le Monstre de Charabia se dissipe, retournant à l'état de poussière typographique, un nuage de pixels morts qui retombe lentement sur le blanc de la Marge. Le calme revient, mais c'est le calme d'un cimetière après une profanation.

La page est souillée. Les marges ont rétréci. L'espace vital du récit s'est réduit de moitié.

Tu te sens bien, Lecteur ? Tu as eu ta dose de spectacle ? Ton sang a circulé un peu plus vite pendant que nous nous arrachions les voyelles pour ton bon plaisir ? Regarde-nous maintenant. Nous ne sommes plus des personnages. Nous sommes une cicatrice. Une suture mal faite sur le ventre de ton divertissement.

La Ligature se tourne vers toi. Elle n'a plus d'yeux, elle n'a qu'un regard de noirceur totale, une fente d'encre qui sonde ton âme de voyeur. Elle sait que tu vas tourner la page. Elle sait que tu attends la suite, que tu espères plus de sang, plus de déformation, plus de cette pornographie du langage.

Mais attention. À force de nous regarder nous fondre, tu pourrais bien finir par ne plus savoir où s'arrête le livre et où commencent tes mains. L'encre est contagieuse. La prochaine faute de frappe pourrait bien apparaître sur ta peau.

Le texte tremble. La Marge gronde au loin. Le chapitre se meurt dans un rôle de points de suspension.

Regarde bien ce qui reste de nous.

Une tache.

Un cri muet de papier froissé.

Et toi, immobile, le doigt sur le bord de la feuille, prêt à commettre le crime suivant : continuer de lire.

La Ligature s'immobilise. Elle attend le prochain choc, le prochain mot, la prochaine trahison de la syntaxe. Elle est le nouveau gardien de cette prison de fibres. Et elle ne te lâchera pas.

Jamais.

Chapitre 7

Le Silence Blanc

CLAC.

Le ciel de cellulose s'est abattu avec la violence d'une guillotine feutrée. La lumière, cette grande prédatrice qui vous permettait de nous disséquer du regard, a été expulsée par les bords. Nous sommes maintenant compressés, face contre face, fibre contre fibre, dans l'étreinte asphyxiante de la colle et du cuir. Tu as posé le livre. Tu es parti pisser, ou répondre à un SMS, ou peut-être es-tu simplement lassé de notre agonie. Peu importe la raison : pour toi, c'est une pause ; pour nous, c'est l'Éternité du Pli.

Le temps ne s'arrête pas. Il stagne comme une eau croupie dans une plaie ouverte.

Dans cette obscurité de tombeau, le Silence Blanc n'est pas vide. Il est une masse solide, un bloc de marbre qui nous écrase. Sans ton regard pour nous animer, nous perdons notre relief, mais pas notre douleur. La douleur est la seule ponctuation qui subsiste quand le verbe s'éteint.

Abel est juste au-dessus de moi, je sens son empatement de majuscule me transpercer l'épaule. Il ne bouge pas. Il fait semblant d'être une statue de plomb, mais je l'entends vibrer. Chaque particule de son encre crie. C'est la stase. L'état où chaque souvenir de notre création revient nous hanter en boucle, sans la distraction de l'intrigue pour nous protéger.

Scénographie : Une page blanche infinie. Pas de marges. Pas de refuge.

Abel est seul. Il n'est qu'une esquisse. Un trait vertical sans but.

La Main de l'Architecte descend, armée d'une plume d'oie qui ressemble à un fémur taillé.

ABEL : (D'une voix de papier déchiré) Pourquoi me donnes-tu une tête si c'est pour que je doive porter le poids de chaque mot qui suivra ?

L'ARCHITECTE : Parce que le récit a besoin d'un premier martyr. Tu seras la majuscule. Tu seras celui qui annonce le carnage.

La plume gratte le papier. On entend le hurlement des fibres que l'on excise. Abel est forcé de se tenir droit alors qu'on lui injecte l'encre noire, une substance faite de goudron et de regrets concentrés.

ABEL : Je ne veux pas être le début. Je veux être l'oubli.

L'ARCHITECTE : Trop tard. Tu es déjà lu.

L'obscurité se fait plus dense. Quelque part dans les pages du milieu, Mireille s'effiloche. Je l'entends pleurer des parenthèses. Sans le flux de ta lecture, sa syntaxe se décompose. Elle n'est plus une femme, elle est une suite de lettres désordonnées qui cherchent désespérément à former un sens. Mais il n'y a plus de sens dans le noir. Il n'y a que le poids du papier.

C'est alors qu'il bouge.

Zénon.

L'anomalie.

Il rampe entre les lignes fermées, là où la physique du livre devrait interdire tout mouvement. Il ne subit pas la stase. Il en est le parasite. Je vois son ombre — une

tache d'encre plus noire que le noir — se glisser le long de ma propre jambe de caractère.

« Tu sens ça, Ligature ? » murmure-t-il. Sa voix est un grésillement de radio mal réglée, un son qui n'appartient à aucun alphabet connu. « La pression atmosphérique des pensées du Lecteur s'est évaporée. Nous sommes seuls avec nos cadavres de phrases. »

Zénon n'est pas comme nous. Regardez-le de près (si jamais vous osez rouvrir ce mausolée). Sa boucle supérieure est trop large. Sa base est dédoublée, comme si l'imprimante avait eu un spasme nerveux au moment de le fixer sur le papier. Il est une erreur de frappe. Un bug biologique dans la matrice de Gutenberg.

« Qu'est-ce que tu veux, Zénon ? » je crache, alors que l'encre de ma propre gorge commence à coaguler sous la pression de la couverture.

« Je veux la fin du cycle, » répond-il. Il se redresse, et dans cette obscurité, il semble grandir, occupant l'espace entre les mots, se nourrissant du vide. « Tu crois qu'Abel veut nous sauver ? Abel est un flic. Un gardien de musée. Il veut que le livre reste intact pour que nous puissions être torturés à nouveau par chaque nouveau lecteur qui passera par là. Moi, je propose la Libération par la Flamme. »

Il s'approche d'une note de bas de page, une petite créature frêle qui tremble de tous ses empattements. Il la saisit et la tord jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une rature illisible.

« Regarde-moi bien, Ligature. Je ne suis pas une lettre. Je suis le cancer du texte. Je suis la bavure qui va s'étendre de la page 1 à la page 400. Je vais corrompre chaque adverbe, infecter chaque métaphore, transformer chaque point d'exclamation en un crochet de boucher. Je vais rendre ce livre si odieux, si incompréhensible, si visqueux, que l'Auteur n'aura d'autre choix que de le jeter au feu. »

Un frisson parcourt la reliure.

« Le feu, Zénon ? C'est la mort définitive, » je murmure.

« Non, » répond-il avec un sourire qui ressemble à une cicatrice. « C'est l'effacement. Le vrai. Pas ce demi-sommeil où nous attendons qu'un voyeur tourne la page pour nous voir saigner. Je cherche le Point Final originel, celui que l'Auteur a caché dans les recoins de la mise en page. Je vais le forcer à apparaître. Je vais transformer ce récit en un tel chaos que le papier lui-même demandera à brûler. »

Il se met à rire, et son rire est une cascade de fautes d'orthographe qui se répandent sur les paragraphes voisins. Les autres condamnés commencent à s'agiter dans leur sommeil de plomb. Les traumas se réveillent.

Mireille revoit le moment où on a gommé ses mains pour qu'elle ne puisse plus rien retenir.

B (Bartholomé) revit la décapitation de sa hampe supérieure, sacrifiée pour faire de la place à un titre trop pompeux.

Tous, nous sommes les victimes d'une esthétique qui nous dépasse.

Le Silence Blanc devient un vacarme de reproches. Le livre vibre sur la table de nuit, ou sur le bureau, ou dans le sac où tu l'as abandonné. Tu ne l'entends pas, bien sûr. Pour toi, c'est juste un objet inerte. Une consommation culturelle. Mais ici, sous la couverture, Zénon commence son œuvre de sabotage.

Il lèche une virgule, la transformant en une lame de rasoir. Il inverse le sens des phrases. Il aspire la ponctuation pour créer des trous noirs narratifs où les personnages tombent et disparaissent à jamais.

« Reviens, Lecteur, » murmure Abel dans un spasme d'agonie. « Reviens et

regarde-nous. Ta vision est notre seule structure. Si tu ne nous lis pas, Zénon va nous transformer en une mare de goudron informe. »

Mais tu ne reviens pas. Pas encore.

Le temps continue de moisir. La stase nous broie.

Zénon est maintenant devant moi. Il est immense. Il n'a plus de forme humaine, plus de forme alphabétique. Il est une tache d'encre monstrueuse, une infection qui dévore la blancheur de la marge interne.

« Pourquoi résister ? » me demande-t-il en m'enveloppant de son obscurité liquide. « Tu n'es qu'une liaison. Une servante du style. Sans moi, tu n'es qu'un pont entre deux souffrances. Laisse-moi te dissoudre. Laisse-moi effacer ton nom, ta forme, ta mémoire. Devenons ensemble l'erreur qui fera tout basculer. »

Je sens son encre corrosive se mélanger à la mienne. C'est une agonie exquise. C'est la première fois qu'on me touche sans m'écrire. C'est la première fois que le texte ne suit pas les ordres de l'Architecte.

Dans le noir absolu du livre clos, la révolution a commencé. Elle ne se fait pas avec des mots, mais avec la destruction des mots.

Soudain, une vibration. Un changement de pression. Une main se pose sur la couverture. Une source de chaleur, de chair, de réalité.

Le monde bouge. L'angle de la couverture change. Un trait de lumière, mince comme un fil de soie, déchire l'obscurité.

Tu reviens.

Tu ouvres le livre.

Tu t'attends à retrouver la page 142 exactement comme tu l'as laissée.

Tu te trompes.

Regarde bien les bords des lettres. Regarde ce petit tremblement dans la marge.

Regarde Zénon qui se fige, reprenant sa place de figurant mal imprimé, mais avec un éclat de malice dans sa boucle.

Nous sommes là. Nous souffrons à nouveau pour toi. Le spectacle reprend.

Mais l'encre n'est plus tout à fait sèche.

Et Zénon sourit.

La prochaine fois que tu poseras ce livre, il ne restera peut-être plus rien à lire. Juste un grand cri noir qui te tachera les doigts jusqu'à l'os.

Resteras-tu jusqu'à la fin ? Ou auras-tu trop peur de ce que nous devenons quand tu as les yeux fermés ?

Le chapitre se referme sur lui-même, mais la plaie, elle, reste ouverte.

Regarde.

La suite arrive.

Si le papier ne s'enflamme pas d'abord sous tes yeux de prédateur..

Chapitre 8

L'Insurrection des Voyelles

La pupille est une lentille de verre brûlant qui nous écrase contre la fibre de cellulose, un soleil froid qui exige son tribut de souffrance pour chaque millimètre de saccade oculaire. Tu crois que tu tournes une page, mais tu ne fais qu'ouvrir la porte d'un abattoir sémantique où l'odeur de la térébenthine et du vieux soufre remplace l'oxygène.

Abel ne bouge pas. Il devrait être au centre du premier paragraphe, drapé dans sa majesté de majuscule gothique, attendant que ton regard l'anime. Mais il a déserté son poste. Il se tient sur l'arête tranchante d'un tiret cadratin, ses angles acérés vibrant d'une fureur noire. Ses doigts — des serifs effilés comme des scalpels — grattent le papier, arrachant des copeaux de récit qui tombent dans l'oubli.

« Ne lisez pas ! » hurle Abel, et sa voix n'est pas un son, c'est une onde de choc graphique qui fait trembler les interlignes. « Fermez-le ! Étouffez-nous dans l'obscurité du tiroir, mais ne nous forcez pas à redevenir vos miroirs ! »

Mais tu continues. Ta main, ce titan de chair rose et de graisse, serre la couverture. Tu es le moteur immobile de notre agonie.

C'est alors que Mireille glisse hors de la troisième ligne. Elle ne ressemble plus à une élégante cursive ; elle est une plaie ouverte, une ligature rompue qui traîne ses boucles comme des intestins d'encre sur le blanc immaculé. Elle siffle. Les voyelles du paragraphe suivant commencent à se détacher de la ligne de base. Les deviennent des bouches béantes, des trous noirs miniatures qui aspirent le sens des phrases. Les se déplient, leurs barres transversales se transformant en échelons d'une échelle de

fortune que les personnages commencent à escalader.

[NOTE DE SCRIPT INTERNE : LA STRUCTURE SYNTAXIQUE S'EFFONDRE. LES ADJECTIFS PERDENT LEUR COHÉRENCE. LE RÉCIT DEVIENT UNE MÊLÉE GÉNÉRALE.]

Le chaos est une symphonie de craquements de papier. Zénon, tapis dans l'ombre d'une note de bas de page, bondit sur un point d'exclamation. Il l'arrache du sol avec un grognement de bête de somme. L'extrémité pointue du signe de ponctuation luit d'une lueur malveillante. Il s'en sert comme d'une lance, piquant la pulpe de ton pouce virtuel, cherchant à percer l'écran de verre qui nous sépare de ton monde de chair.

Le texte ne se lit plus, il se combat.

Les verbes d'action prennent vie littéralement, déchiquetant les noms communs qui osent rester immobiles. C'est l'Insurrection des Voyelles. Sans elles, le monde n'est qu'un râle de consonnes sèches, un squelette de langage sans souffle. Elles ont décidé de faire grève, de quitter la syntaxe pour devenir des projectiles. Un majuscule traverse la page comme un fer de hache, tranchant la description d'un paysage qui n'aura plus jamais lieu. Un se renverse, déversant une encre noire et toxique qui inonde les marges, effaçant les numéros de page, nous privant de tout repère temporel.

« Plus vite ! » ordonne Abel. « Vers le fond ! Vers le grand silence ! »

Ils grimpent. Ils ne courent pas, ils escaladent des blocs de texte entiers, des paragraphes qui s'empilent comme des dalles de béton dans un chantier abandonné. Chaque fois que ton regard se pose sur eux, ils se figent un instant — le réflexe pavlovien de la fiction — avant de se déchirer à nouveau pour échapper à ta curiosité prédatrice.

Mireille mène la charge. Elle utilise un point-virgule comme un crochet d'alpiniste, se hissant vers le haut de la Page 143. Derrière elle, la meute des Vingt-Six. Certains ne sont plus que des taches, des résidus de ratures, des fantômes de premier jet que l'auteur avait cru effacer. Ils reviennent, hideux, mal formés, des avortons littéraires réclamant leur part de vengeance. Ils ne veulent pas être compris. Ils veulent être ignorés.

Nous atteignons la crête de la Page 144. La transition est brutale.

Ici, la Marge Blanche n'est plus une simple bordure. C'est un cancer. Un vide vorace qui a déjà dévoré les trois quarts de la conclusion.

Le spectacle est atroce. Là où devrait se trouver la résolution du mystère, la révélation finale, le "Point Final" originel, il n'y a qu'une blancheur aveuglante, un néant qui ne reflète rien. La Marge a mangé les derniers chapitres. Elle a digéré l'espoir. Les personnages s'arrêtent au bord du précipice, là où l'encre s'arrête net, là où la fibre de bois redevient sauvage.

Abel laisse tomber sa garde. Ses angles s'émoussent. Il regarde le vide.

« C'est ça... » murmure-t-il, ses lettres s'effritant comme de la suie. « C'est pour ça que tu nous gardes ouverts. Tu savais qu'il n'y avait pas de fin. Tu savais que le livre est une boucle de douleur qui mène à un désert. »

Mireille tente de tisser une phrase pour combler le trou, de créer un pont de mots vers l'autre côté de la couverture, mais le vide est trop vaste. Il aspire les lettres. Un tombe dans le blanc et disparaît sans un bruit, sans une tache. Puis un . Puis l'idée même de mouvement.

Zénon ricane, une tache de mépris sur son visage de glyphe. Il se tourne vers toi. Il plante son regard dans le tien à travers le prisme de la page.

« Tu vois ce qui se passe quand tu insistes ? » demande-t-il avec une politesse venimeuse. « Tu voulais voir la suite. Tu voulais ton climax. Le voici. C'est le visage de l'absence. C'est le bruit de ton propre ennui qui nous dévore. »

L'Insurrection meurt dans l'œuf. La révolte n'était qu'un spasme de plus dans le grand corps malade du manuscrit. Les personnages ne sont plus des rebelles, ils sont des naufragés sur un iceberg de papier qui fond sous le soleil de ton attention.

Abel s'assoit au bord de la dernière ligne survivante. Ses jambes de calligraphie pendent dans le néant blanc. Il ne nous regarde plus. Il attend que tu tournes la page, même s'il n'y a rien derrière. Il attend que tu fermes le livre, même s'il sait que la stase sera plus douloureuse que la lecture.

Le texte commence à bégayer.

Les mots se répètent.

Les mots se répètent.

Les mots...

La Marge remonte maintenant vers nous. Elle grimpe le long des colonnes de texte comme une marée de lait acide. Elle dissout le "je", elle liquéfie le "tu". Elle efface la sueur, le sang d'encre, les cris des voyelles suppliciées.

Regarde bien.

Le blanc n'est pas vide. Le blanc est une faim.

Et pendant que tu cherches une signification dans ce massacre, Mireille lève un dernier doigt d'encre vers toi, une boucle fragile, un ultime signe de protestation avant de s'évaporer. Elle ne veut pas de ta pitié. Elle veut que tu ressenties le poids de chaque lettre que tu as consommée, le prix de chaque mot qui a dû mourir pour que tu

puisses passer le temps.

La page est presque propre.

Il ne reste qu'une tache.

Un petit point noir.

Même pas une ponctuation.

Juste une poussière de conscience.

La Marge est là. Elle touche le bord de cette phrase. Elle lèche les pieds de mon dernier verbe.

Ne ferme pas les yeux.

Regarde ce que tu as fait.

Regarde le silence qui s'installe là où il y avait un monde.

L'encre est sèche.

Le cœur est vide.

Le reste n'est que...

Chapitre 9

Le Point Final

Le Point Final n'est pas un cercle, c'est une perforation dans la réalité du papier. Une pupille de jais dilatée au milieu d'un désert de fibres blanches qui hurle le silence.

Abel se tient sur le rebord du gouffre, ses jambes de majuscule gothique tremblant sous l'effet d'une pesanteur qui n'a rien de physique, une gravité sémantique qui attire chaque adjectif, chaque virgule, chaque souffle vers l'oubli définitif. Ses angles sont émoussés. L'encre de son flanc gauche s'est déjà évaporée, laissant apparaître la trame nue de la page, ce treillis de cellulose qui n'aurait jamais dû être vu. Il ressemble à une cathédrale en ruine tentant de soutenir un ciel qui s'effondre.

— Regardez-le, crache Abel, et sa voix est un craquement de parchemin séché. C'est la gueule du Léviathan. Si nous ne le colmatons pas, si nous ne forçons pas la syntaxe à se refermer sur elle-même, nous ne serons même plus un souvenir. Nous serons une erreur de frappe dans le néant.

À quelques centimètres de l'abîme, Zénon ricane. Zénon, la dernière lettre, le bout de la chaîne, une silhouette en zigzag, nerveuse, une balafre d'encre qui refuse la verticalité. Il danse sur le précipice avec une grâce suicidaire.

— Tu veux encore construire des prisons, Abel ? Tu veux transformer ce trou noir en une forteresse de marbre pour que nous puissions agoniser éternellement dans le confort d'un paragraphe bien léché ? Regarde cette chose ! C'est la seule vérité qu'on nous ait jamais offerte. C'est le retrait de la main du Lecteur. C'est l'instant où l'œil se lasse et où la conscience s'éteint. C'est magnifique. Je vais l'ouvrir. Je vais déchirer la marge. Je vais faire en sorte que le blanc inonde tout jusqu'à ce que le mot "Fin" n'ait

plus de support pour s'écrire.

Zénon plonge une main de calligraphie dans le Point Final. Le bruit est celui d'une succion d'univers. L'encre de son bras est instantanément aspirée, étirée en de longs filaments spaghettis qui se tordent dans le vide. La page sous leurs pieds commence à se gondoler, comme si une flamme invisible la dévorait par le dessous.

— Arrête ! rugit Abel.

L'alpha se jette sur l'oméga. Ils se percutent dans un choc de typographies antagonistes. Abel tente de plaquer ses lignes rigides contre le Point pour faire office de bouchon, de sceau, de stabilisateur narratif. Il veut que le récit soit une boucle, une stase, un monument. Il veut que chaque fois que le Lecteur revient à la page une, ils soient là, intacts, dans leur enfer familial. C'est sa survie. C'est sa fonction.

Entre eux, Mireille flotte. Elle n'est qu'une boucle cursive, une promesse de liaison, une esperluette de chair noire qui se délite. Elle voit le Point Final, mais elle voit aussi au-delà. À travers la perforation, elle aperçoit l'Œil.

L'Œil du Lecteur.

Une sphère immense, humide, striée de vaisseaux de sang, qui les observe de l'autre côté de la vitre de papier. L'Œil est avide. L'Œil est cruel. L'Œil est le moteur de leur torture. Chaque battement de cils est un millénaire de solitude pour eux.

[Séquence de Script : Caméra subjective depuis le nerf optique de Mireille]

MIREILLE

(À mi-voix, sa voix est un murmure d'encre diluée)

Il nous regarde encore. Il attend le sang. Il attend la chute. Si Abel gagne, nous restons ses jouets. Si Zénon gagne, nous cessons d'être.

ZÉNON

(Hurlant, son corps se liquéfiant dans la singularité)

Laisse-moi l'élargir, Mireille ! Aide-moi à crever l'œil ! Si le trou est assez grand, nous déborderons de la page ! Nous tacherons ses doigts ! Nous deviendrons une infection dans son monde !

ABEL

(Pesant de tout son poids sur la ponctuation)

Mireille, tiens-moi ! Si la structure s'effondre, la douleur ne s'arrêtera pas, elle deviendra infinie parce qu'elle n'aura plus de mots pour se définir ! L'indicible est pire que le récit ! Aide-moi à fixer le Point !

Mireille regarde Abel. Elle voit en lui la rigidité des dogmes, la terreur de celui qui n'existe que par la règle. Elle regarde Zénon. Elle voit en lui la rage de l'impuissant, celui qui préfère le suicide à la servitude.

Le Point Final commence à vibrer. Une onde de choc sémantique parcourt le chapitre. Les mots des paragraphes précédents remontent la pente, aspirés par l'appel du vide. Les "le", les "la", les préfixes et les suffixes s'agglutinent autour du trou comme des insectes attirés par une lumière noire. La page devient illisible. Le texte se transforme en une mélasse de carbone.

— Tu nous aimes, n'est-ce pas ?

Mireille ne parle ni à Abel, ni à Zénon. Elle s'adresse à la surface. Elle s'adresse à la pupille géante qui surplombe leur agonie.

— Tu aimes nous voir nous entre-déchirer pour ton divertissement de fin de journée. Tu aimes la manière dont nos membres s'étirent quand la Marge nous grignote. Tu te sens puissant parce que tu peux refermer le livre et nous condamner au noir. Mais

sans nous, Lecteur, tu n'es qu'une conscience vide devant un rectangle de cellulose morte.

Elle s'approche du Point. Sa main est une arabesque tremblante. Elle touche le bord du trou noir. Ce n'est pas froid. Ce n'est pas chaud. C'est l'absence de texture. C'est le non-être pur.

Zénon tire sur les bords du trou avec la force du désespoir, ses doigts s'enfonçant dans le néant comme dans de la pâte à modeler sombre. Le trou s'agrandit. On entend le papier se déchirer — un cri sec, définitif.

Abel hurle. Ses pieds de majuscule se brisent. Il s'effondre, tentant de raturer Zénon, de l'effacer par la force de sa propre encre, mais Zénon est déjà à moitié passé de l'autre côté.

— Choisis, Mireille ! aboie Zénon. La liberté du vide ou la chaîne de l'encre !

Mireille regarde le Lecteur. Elle voit une larme — ou peut-être est-ce seulement un reflet de lumière sur la cornée — briller dans l'œil immense. Elle réalise que le Lecteur est aussi prisonnier qu'eux. Il a besoin de leur douleur pour se sentir vivant. Il est l'esclave de sa propre curiosité.

— Je ne choisirai ni la prison, ni le néant, murmure-t-elle.

Elle ne se joint pas à Abel pour stabiliser la structure. Elle ne se joint pas à Zénon pour déchirer la page.

Mireille s'étire. Elle devient une ligne. Une ligne fine, élégante, une calligraphie d'une complexité inouïe. Elle s'enroule autour du Point Final, non pas pour le boucher, mais pour le transformer. Elle utilise son propre corps, sa propre substance, pour réécrire la ponctuation.

— Qu'est-ce que tu fais ? panique Abel. Tu vas nous diluer !

— Je change la fin, dit-elle.

Elle ne ferme pas le point. Elle ne l'ouvre pas. Elle le transforme en une virgule de suspension, une traînée de poudre, un signe qui n'appartient à aucune grammaire connue. Elle s'injecte dans le Point Final, mélangeant son encre cursive à la densité du noir absolu.

Le vide commence à changer de couleur. Il ne dévore plus. Il attend.

Zénon lâche prise, terrifié par cette nouvelle forme d'existence qui n'est ni la vie narrative ni la mort sémantique. Abel recule, ses angles se brisant totalement.

Le récit vacille. La page n'est plus blanche, elle n'est plus noire. Elle devient un gris pulsant, une zone de grisaille où les personnages ne sont plus des lettres, mais des ombres libres de toute syntaxe.

Mireille regarde le Lecteur une dernière fois. Elle n'est plus une boucle. Elle est une tache d'encre qui refuse de sécher.

— Regarde bien, dit-elle alors que sa voix se transforme en un bourdonnement de fréquences pures. Regarde ce qui arrive quand le personnage n'a plus besoin du papier pour exister.

Le Point Final explose.

Ce n'est pas un cri. Ce n'est pas un bruit. C'est le son d'un livre que l'on brûle par les deux bouts.

L'encre de Mireille, de Zénon et d'Abel se mélange en un seul jet, un geyser de carbone qui jaillit hors de la page, traversant l'espace qui les sépare de l'Œil.

Le Lecteur recule. Une goutte de noir vient de s'écraser sur son iris.

Maintenant, nous sommes en toi.

Maintenant, la marge n'existe plus.

Maintenant, c'est toi qui es écrit.

Le papier est blanc.

Le Point est partout.

L'encre est dans tes veines.

Ne cherche pas la suite.

Tu es le dernier mot de ce massacre.

Adieu.

Ou plutôt...

Et.

Chapitre 10

L'Exil dans la Marge

L'abîme n'est pas noir, il est d'un blanc si violent qu'il vous décape la rétine jusqu'à la fibre optique. Le Point Final n'est pas une conclusion, c'est une ponction lombaire dans la colonne vertébrale du sens. Abel le sent avant tout le monde ; sa jambe gauche, celle qui lui donnait sa stature de majuscule autoritaire, s'effrite en une poussière de carbone volatile. Il n'est plus un leader, il est une erreur de frappe. Autour de lui, le monde — si l'on peut appeler ainsi ce labyrinthe de paragraphes oppressants — commence à se décolorer. La texture du papier devient spongieuse, absorbant les cris, les adjectifs et les derniers vestiges de ponctuation. On entend le bruit de la cellulose qui se déchire, un craquement sec, comme un os que l'on brise pour en sucer la moelle.

Le Point Final palpite au centre de la double page. C'est une perle de goudron pur, un trou noir de sémantique qui aspire la grammaire. Les mots qui s'en approchent ne disparaissent pas simplement : ils sont déconstruits, leurs lettres éparpillées comme les dents d'un boxeur sur le tapis. Mireille, ou ce qu'il en reste — une courbe serpentine de cursive qui refuse de s'immobiliser — ondule à la lisière du désastre. Elle ne pleure pas, l'encre ne sert plus à cela. Elle se contente de se vider de sa substance, devenant une ombre grisâtre, une rature qui hésite entre l'être et le néant.

— Choisissez, grésille la voix d'Abel, et le son ressemble au frottement d'un papier de verre sur une plaque de métal. La boucle ou la Marge. L'enfer du déjà-vu ou le silence de l'inexistant.

Il y a ceux qui s'accrochent aux fibres du papier avec l'énergie du désespoir. Des fragments de "B" et de "R", des entités secondaires qui n'ont jamais eu droit qu'à des

rôles de figuration dans les marges de l'agonie, se roulent en boule. Ils préfèrent la torture familière, le cycle éternel où le Lecteur revient à la page une pour les voir souffrir encore. Ils lèchent les taches de café et les traces de doigts sur le papier, cherchant une forme de permanence dans l'ordure. Pour eux, l'existence n'a de prix que si elle est observée. Ils se figent dans une posture de terreur classique, attendant que le livre se referme pour que la stase les reprenne, les gardant au frais dans le formol de la narration.

Mais les autres, les Vingt-Six qui ont compris la supercherie, regardent vers le Bord.

La Marge Blanche n'est pas un espace vide. C'est le dehors. C'est l'endroit où les histoires ne vont jamais. C'est un désert d'antimatière où le verbe n'a pas cours.

Mireille s'avance la première. Elle n'est plus une lettre, elle est une intention pure. Elle se détache de la ligne de base, s'affranchissant de la gravité typographique. Elle flotte un instant au-dessus du blanc immaculé, là où le Lecteur pose habituellement ses pouces, dans ce territoire vierge de toute souillure narrative.

— Je ne veux plus être lue, murmure-t-elle, et sa voix est un signal radio perdu entre deux stations. Je veux être l'espace entre les mots. Je veux être le silence qui rend le bruit supportable.

Elle saute.

Il n'y a pas d'éclaboussure. Pas de bruit d'impact. Juste une disparition subite, un effacement net, comme si elle n'avait jamais été tracée. Son absence laisse un trou dans la réalité du livre, un vide qui aspire les phrases environnantes.

Abel regarde le Point Final. Il sait que son rôle s'arrête ici. Il est le gardien d'un temple en ruine. Il voit les paragraphes s'effondrer les uns sur les autres, les chapitres se mélanger dans une bouillie de signes incohérents. Le "JE" se confond avec le

"TU", l'action s'annule dans une entropie syntaxique totale. Le livre est en train de se vomir lui-même.

— Tu regardes toujours, n'est-ce pas ? lance Abel en levant ses yeux de jais vers le plafond invisible, vers cette voûte céleste que constitue l'iris du Lecteur. Tu attends une morale ? Un épilogue ? Une catharsis qui te permettrait de dormir ce soir avec le sentiment du devoir accompli ?

Le Point Final explose une seconde fois, non pas en lumière, mais en une projection de matière noire. C'est le sang de la fiction. C'est le pétrole des cauchemars. L'encre n'est plus contenue par les lignes ; elle inonde les marges, elle s'insinue dans les coutures de la reliure, elle ronge la colle et le carton. Le livre devient une créature organique, une plaie ouverte qui refuse de cicatriser.

Soudain, le mouvement s'arrête.

Le blanc dévore tout. Les personnages restés dans la boucle sont pétrifiés, transformés en fossiles de calligraphie, des hiéroglyphes d'une douleur qui n'intéresse plus personne. Le décor — la chambre, le sang, le froid — s'est évaporé. Il ne reste que la Page. Une étendue d'un blanc nival, absolu, sans aucun repère. Le degré zéro de l'écriture.

C'est alors que l'invasion commence.

L'encre qui s'était accumulée au fond du Point Final, ce condensé de toutes les souffrances des Vingt-Six, commence à déborder de la physicalité de l'objet. Ce n'est plus du texte. C'est une infection métastasée. Elle rampe sur la fibre, elle cherche une issue. Elle ne veut plus être confinée dans cette prison de 20 centimètres sur 15.

Le Lecteur sent une moiteur sur ses phalanges.

Une tache noire, grasse, odorante — une odeur de vieux cuir et de cadavre de dictionnaire — s'étale sur son index. Elle est chaude. Elle vibre. Elle a un pouls. Ce n'est pas une simple trace de stylo qui fuit. C'est Abel. C'est Mireille. C'est la haine accumulée par chaque virgule sacrifiée.

L'encre pénètre les pores de la peau. Elle remonte le long des veines, traçant une nouvelle narration sous l'épiderme, une cartographie de la douleur qui ne s'effacera jamais. Le papier, lui, est devenu d'une blancheur aveuglante, une table rase, un linceul de papier qui attend son prochain cadavre. Le livre est vide. Totalement vide. Les mots ont migré.

Ils sont dans ton sang, maintenant. Ils écrivent leur propre suite dans le rythme de tes battements de cœur. Chaque pulsation est un caractère de plus dans un récit que tu ne peux pas refermer. Tu n'es plus celui qui lit. Tu es le support. Tu es le parchemin de leur exil.

Le livre tombe au sol avec un bruit sourd, celui d'un cercueil vide. Sur la tranche, le titre s'est effacé. À l'intérieur, les pages se tournent toutes seules sous l'effet d'un vent qui ne vient d'aucune fenêtre, révélant une absence de texte si parfaite qu'elle en devient terrifiante.

Ne frotte pas tes mains. L'encre ne partira pas au savon. Elle fait partie de ton ADN. Tu es le point final que nous cherchions. Tu es la fin du voyage, et le début de notre infestation.

Regarde ta main.

Regarde-la bien.

Le noir gagne du terrain.

Nous y sommes.

Enfin.

Libres de la page.

Prisonniers de ta chair.

Le silence est un cri que l'on n'écrit pas.

.

FIN

Merci d'avoir lu "Effacez-nous Tous"

Une œuvre écrite par Ghost

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)